

+

1094.2.14

PORTRAITS

MEMOIRS

L E S

PORTRAITS.



LONDON

1851
PORTRAITS



LES
PORTRAITS
O U
MÉMOIRES
DE
DIABRECK.

On fera ridicule, & je n'oserai rire!
BOILEAU, *Satyre IX.*



À LONDRES.

1 7 8 7.

FORNATS

ALPHABET

DIABLO



LONDON

1875



À SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC FERDINAND

D E

BRUNSWICK.

MONSEIGNEUR,

LORSQUE je contemple un grand
Général que la paix laisse reposer
sur ses lauriers ; je crois être né
sous l'heureux siècle de Cincinnatus,
& voir ce vertueux Romain qui ,
en s'éloignant des intrigues de sa
république , employoit en sage tous

A iij

vj ÉPITRE DÉDICATOIRE

*les instans de tranquillité de sa
patrie, & ne se montroit que pour
lui faire respecter.*

*PÉNÉTRÉ de ces sentimens de
vénération pour VOTRE ALTESSE
SÉRÉNISSIME, j'ose la
supplier de me permettre de lui
dédier les Portraits de quelques
hommes qui honorent ce siecle, &
ajoutent à leur gloire celle d'avoir
su admirer dans un ennemi redou-
table, des exploits & des vertus
dignes d'être immortalisées par le
chantre d'Henri IV.*

JE suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

*le très humble & très-obéissant
serviteur de ****.*



LES
PORTRAITS

O U

M É M O I R E S

DE DIABRECK.

DIABRECK, Satrape de Perse, étoit
philosophe : des services essentiels
rendus au Sophi , lui avoient fait
obtenir le gouvernement de la pro-

A iv

8 M É M O I R E S

vince de Cori, une des plus belles de l'empire Perfan. Connoissant les hommes & les aimant, il se promet de les rendre heureux en leur faisant éviter les pieges tendus à la crédulité, l'ambition, l'amour des richesses, les faux préjugés, l'égoïsme, & enfin ce concours de passions qui, germant de bonne heure dans leurs cœurs, étouffe toutes les vertus qui promettent & assurent le bonheur.

M É M O I R E S

TOUTES ses vues portant sur ce seul objet, il s'occupa de choisir des hommes en état de suivre le plus beau plan qui soit peut-être entré dans le cœur humain, & que nous appellerons, dans notre siècle, rêve, parce que les hommes ne veulent point se rendre heureux

Son choix fut bientôt fixé, cinq personnes composèrent son conseil

ARACAN étoit un de ces hommes dont le caractère n'avoit jamais été aigri par les malheurs multipliés qu'il avoit éprouvés, qui, content de cultiver une petite portion de terre suffisante à ses besoins, répandoit par ses conseils, ce genre de consolation si douce pour les malheureux, allant toujours au-devant du foible, écoutant avec intérêt, faisant son bonheur de celui des autres : voilà qu'elles furent ses mœurs jusqu'au moment où le Satrape s'assit sur un tribunal d'où l'iniquité, la calomnie & l'intrigue auroient dû être bannies.

ÉRIFIL étoit un de ces philo-

sophes de l'ancien tems , n'écoulant que la raison, sourd à l'intérêt, économe sans avarice , ayant des principes à lui , mais dont la base étoit la félicité publique , & partageant ses loisirs entre sa bibliothèque , la promenade & quelques brochures faites avec sensibilité pour convaincre que tous les hommes sont freres.

NICAR étoit un bon fermier qui savoit faire rendre à la terre le double de son produit , mais dont les salutaires expériences n'avoient encore pu déraciner l'ancien préjugé ; car les lumieres distribuées à une certaine classe qui n'a de principe que la routine , est toujours un demi-siècle en-arriere. Nicar étoit destiné à éclairer la partie agricole de la

nation sur les fausses notions dont elle étoit imbue , à faire défricher les terres incultes , à faigner quelques marais fangeux qui nuisoient à la salubrité de l'air , & à répandre l'abondance par le travail ; il avoit lu Montesquieu , & il avoit appris de lui que toutes les fois qu'une terre peut nourrir deux personnes , il s'y fait un mariage heureux.

MIRCHEC étoit un neveu du Satrape , aimant la paix , & qui étoit destiné , à vingt - huit ans , à entrer dans le ministère d'Ispahan. Son oncle l'avoit placé dans son conseil pour le former de bonne heure à la justice , & le rendre capable d'éclairer le Sophi sur ses intérêts , d'éloigner du trône les cabales , les flatteurs, les ambitieux, de n'entourer

12 M É M O I R E S

son souverain que de personnes de mérite , de gens à talens , & de ceux dont le patriotisme fût bien connu.

EUSÈBE avoit jadis occupé un des premiers postes à la cour : l'intrigue l'y fit monter , & une intrigue l'en fit descendre : il connoissoit tous les ressorts de la politique , & depuis quatorze ans qu'il étoit disgracié , il ne paroissoit occupé qu'à cultiver la botanique , science qui sembloit faire tous ses délices.

UN tel conseil devoit assurer le bonheur du peuple : les ordonnances les mieux vues , émanerent de ce tribunal , & pendant quatre à cinq ans , on se crut à l'âge d'or , tant il est vrai que les souverains

ont dans leurs mains les moyens de rendre heureux les peuples soumis à leur puissance, lorsqu'ils veulent s'en occuper ; mais quel est l'état qui n'a pas eu ses momens ?

DIABRECK avoit un fils de dix-huit ans qui annonçoit les plus heureuses dispositions, il le confia à un de ces hommes rares qui font passer dans le cœur des jeunes gens les principes & l'expérience de l'âge mur : cet homme étoit un Genevois, il s'appelloit Saint-Val. Né dans une république, des troubles agités par des puissances voisines, jalouses de sa prospérité, semerent de la division dans les familles. Saint-Val qui pensoit comme Caton, après avoir employé cette éloquence véhémence qui ne se trouve que dans

14 M É M O I R E S

les républiques , après avoir éclairé le conseil des Deux-Cents sur ses vrais intérêts , ne pouvant voir le déchirement de sa patrie ramener les citoyens à la paix , à l'union , qui fait la premiere colonne des petits états , se détermina à visiter différentes nations pour en connoître les vertus & les vices , & rendre un jour à sa patrie , & les connoissances qui lui manquoient , & les moyens d'en perpétuer la durée.

CE ne fut point le tour de l'Europe qu'il se proposa de faire , elle lui étoit connue ; l'Asie parut seule mériter son attention particuliere , parce qu'elle fut de tout tems bien gouvernée , bien administrée , fort éclairée , & que les arts , les sciences , les manufactures y fleurissoient

depuis nombre de siècles. Son voyage avoit encore pour objet de connoître la morale de Confucius, que quelques auteurs médiocres se sont efforcés de copier, mais qui ne se trouve que dans le livre de ce savant philosophe, déposé dans un cabinet de l'Empereur.

SAINT-VAL s'embarqua à Amsterdam, sans autre recommandation que son génie & son courage, arriva à Londres, trouva un vaisseau qui étoit sous voiles, destiné pour Canton, convint de son passage, monte à bord, & le vaisseau cingle avec vent frais en pleine mer. Après avoir passé l'équateur à la hauteur de l'isle Ceylan, il essuya une tempête horrible, malgré l'expérience & le courage intrépide des

officiers qui le commandoient. Après avoir perdu ses ancres, deux gouvernails, deux mats, balotté pendant trois jours au gré des vents, & des flots, le vaisseau est jeté dans le golfe de Bassora.

IL étoit à-peu-près égal à Saint-Val de commencer par la Chine ou la Perse: il étoit dans son plan de connoître les mœurs persannes, en sorte que cela ne dérangea en rien le fil de ses idées. Il parloit italien, allemand, françois, anglois, & à l'aide de quelques-unes de ses langues, il se fit conduire à Bagdad sur le Tigre, & de-là à Ispahan.

UN Européen qui arrive en Perse fixe d'abord les regards de la multitude, la différence de l'habillement,

ment , d'u langage , fait assez cet effet par-tout. Saint-Val ne pouvant sortir sans être suivi , s'enferme , apprend la langue persanne en six mois , prend le costume de la nation , s'instruit des usages , fait quelques connoissances , se répand , & au bout d'un an , n'est plus regardé comme étranger.

IL étoit connu par sa perspicacité , son humeur douce , son aménité , la force de ses idées qu'il rendoit claires & concises. Sa réputation s'étendit , & Diabreck vice-roi de Cori , qui se trouvoit alors à Isfahan , eut envie de causer avec lui sur les mœurs Européennes ; le détail qu'il lui en donna , en lui conciliant son estime , fit le plus grand honneur à Saint-Val.

DIMBRECK sentit que, dans le nouveau gouvernement qui lui étoit confié, un homme de cette trempe lui feroit du plus grand secours pour les changemens qu'il se proposoit encore d'y faire. Ce Saint-Val, disoit-il, me convient, il m'instruit, m'éclaire, attachons-le par mes bienfaits, & sur-tout par les procédés ; car dans les ames sensibles, les procédés attachent encore plus que les bienfaits. --- J'ai un fils de la tête duquel je voudrois pouvoir écarter tous les maux attachés à l'humanité, il le formera par ses conseils, éclairera sa raison, fortifiera son cœur, déracinera les préjugés, il est pour moi plus que le Sophi.... Je lui ouvrirai mon cœur, je crois avoir remarqué en lui une certaine analogie dans nos manieres de penser... Si je pouvois le déterminer....

Comme Diabreck réfléchissoit sur les moyens , & qu'il étoit abîmé dans ces réflexions , Saint - Val entre , non comme un courtisan qui fléchit le genou devant l'idole , mais comme un homme. Je pensois à vous dans ce moment , mon cher Saint - Val , je faisois des vœux pour mon bonheur , & vous y entriez pour beaucoup. Saint - Val , répondit avec sensibilité : il avoit été comblé de prévenances , de témoignages d'amitié non suspects , & il aimoit Diabreck , parce qu'il étoit l'opposé des ministres de nos jours.

Il est des momens où le cœur est plus ouvert aux confidences. Saint - Val étoit ému , Diabreck s'en apperçut , & il lui proposa de

le suivre dans son gouvernement , où il étoit sur le point de retourner. Les arrangemens des vices-rois sont bientôt faits , parce qu'ils n'ont que des ordres à donner. Diabreck , fier de s'être acquis un tel ami , ordonne ses chameaux , part le lendemain , & arrive avec Saint-Val au bout de sept jours.

LES beautés d'Hpahan , les productions du pays , les moyens de rendre la province de Cori plus peuplée , les terres moins incultes , réunir les ruisseaux pour en former différens canaux qui facilitent le transport des denrées à moins de frais , l'exploitation des mines : voilà leur conversation jusqu'à Tauris , jadis capitale de l'empire Perfan. Ils s'y arrêterent peu , (Saint-Val se

réserva d'y faire un plus long séjour une autrefois, parce que cette ville mérite d'être observée) & le surlendemain ils arriverent.

DIABRECK connu depuis long-tems pour un de ces hommes rares, créé pour le bonheur du genre-humain , fut accueilli, reçu dans son gouvernement comme un pere au milieu de ses enfans. Saint - Val qui observoit , fut touché d'un spectacle auquel il n'étoit point accoutumé. -- Il avoit parcouru l'Europe , vu différens gouverneurs , & il dit en lui-même : oh ! Diabreck, que ne peux - tu servir de modele aux Européens ! -- Au lieu de faire marcher devant toi des laquais insolens , des secretaires bouffis : au lieu d'exiger le vin des villes , fouler

les peuples où tu passes , entendre de plates harangues , tu es désiré , chéri , & les heureux habitans de Cori diront , en te contemplant , plus de vexations à appréhender , plus de châtimens injustes à craindre , l'oppresser n'aura chez lui nul accès , le juste sera seul écouté , & les méchans (car il s'en trouve par-tout) fuiront loin de toi. Enseveli dans ces douces réflexions , Diabreck , l'en tira pour lui présenter son fils : il ne lui dit que ces mots , mais qui restèrent gravés dans le cœur de Saint - Val. Voici , mon fils , votre second pere , il fera mieux que moi , je ne vous ai donné que la vie , & c'est un lourd fardeau , quand on est privé d'un guide : je ne peux vous en servir long - temps , je suis dans mon au-

homme , & cet ami quitte à peine son printemps , il vous évitera bien des écueils. --- Aimez - le , priez - le d'être votre ami , rendez-vous digne de l'être , & quand vous le ferez , je n'aurai plus rien à désirer , certain que l'homme sage n'accorde ce sentiment qu'en raison des qualités du cœur. Saint - Val , l'embrasse , & dès ce moment , il s'attacha au jeune Diabreck.

EN s'occupant à former le cœur de son jeune élève , Saint - Val voyoit tous les changemens avantageux qui s'opéroient dans la province , lorsque Diabreck reçut , par un courier du cabinet , l'ordre de se rendre à Ispahan ; ces ordres n'étoient jamais expédiés par un courier que pour cause de malver-

fation ou d'ambition , pour dé-
 tacher une province de ses légitimes
 souverains. Diabreck connoissant le
 Sophi implacable dans sa vengean-
 ce , il avoit le défaut de bien des
 souverains , de se laisser prévenir ,
 & de n'étonner alors que les accu-
 sations pour anéantir ceux qu'ils
 croyoit avoir abusé de son pouvoir
 & de sa faveur. Diabreck le savoit ,
 sa conscience étoit pure , il ne
 s'étoit occupé que du bien ; mais
 plus on le fait , plus les méchans
 sont dangereux. --- Il étoit accusé
 devant son maître : par qui ? quels
 étoient ses ennemis ? il n'avoit de
 sa vie nui à personne , la faveur
 dont il avoit joui , pouvoit lui avoir
 fait des jaloux , & les insectes se
 rencontrent par-tout , mais plus à
 la cour qu'ailleurs.

A l'instant il ordonne ses chameaux, fait dire à Saint-Val de monter chez lui, lui remet des diamans sans prix, cent mille écus en or, lui montre l'ordre qu'il a reçu, qui met sa tête en danger, & celle de son fils, & le prie, avant que son départ soit répandu, de se rendre à Bassora, de s'y embarquer, de voyager avec son fils, de lui faire connoître les cours de l'Europe, les ministres qui les entourent, de ne lui donner jamais de ses nouvelles qu'il n'ait reçu des siennes : il lui promet de lui en faire tenir à Paris, & qu'il s'en rapporte à son amitié, parce que ce sentiment est sans prix.

SAINT-VAL saisi, ne balance point, ne quitte point son ami,

C

& après avoir joui de sa confiance pendant sa gloire, il veut partager ses malheurs ; il est rare que les ministres disgraciés aient de pareils exemples à citer.

DIABRECK attendri, dit à Saint-Val, j'ai assez vécu ; mais ce jeune arbrisseau doit-il être la victime des calomniateurs : mes ennemis auroient trop à se glorifier si, dans le même jour, ils perdoient le pere & le fils : partez, conservez-le digne de vous & de moi : le Sophi est juste, mes services passés, mon dévouement, dont il a des preuves, parleront en ma faveur, c'est une tempête grossie sur ma tête que le temps dissipera. Dans ce moment le jeune Diabreck entre, il avoit entendu parler de chameaux,

de départ, & il venoit favoir où son pere devoit aller : il le voit embrassant Saint-Val, & lui disant adieu, il est ému, & se précipite au col de son pere : il croit que son ami le quitte, & il s'entrelasse dans ses bras. Saint-Val ne se tint pas à cette marque d'attachement, & le pere se console dans ses malheurs, tant il est vrai que nous tenons plus à nos enfans qu'à nous-mêmes. Diabreck embrassant son fils, va dérober ses pleurs dans l'ombre du silence.

Au même instant les chameaux qui devoient conduire Saint-Val sont amenés : il quitte avec son jeune ami cette retraite de bonheur & se rend avec lui par le plus court chemin à Bassora, sans rien

lui communiquer des détails qu'on a lus ; il les réservait pour le trajet.

EN arrivant à Bassora , Saint - Val s'informe s'il n'y a point de vaisseaux qui fassent voile pour l'Europe , on lui en nomme deux , un François qui alloit à Brest , & un Hollandois à Amsterdam , il préféra le premier : deux jours après ils sont en mer , & le plus beau tems accompagna la traversée , pendant laquelle il instruisit Diabreck de tout ce qui étoit arrivé à son pere , & de la crainte qu'il avoit qu'il ne fût enveloppé dans une disgrâce qui se termine presque toujours en Perse par la mort du coupable & de ses enfans mâles. Pendant les quatre ou cinq années que Saint - Val avoit passé à Cori , il avoit appris le

françois à Diabreck , les usages de la société , ses convenances , en sorte qu'ils furent pris tous les deux pour être de la même nation , que des affaires de commerce avoient attiré à Ispahan. Leur habillement à la persane ne parut point étranger , parce que les officiers & l'équipage qui faisoient la traite dans ces parages , savoient que les Européens prenoient volontiers le costume national pour être plus à leur aise , & être moins remarqués relativement aux objets qui les y attiroient. Saint - Val ne voulut point débarquer avec ce costume , il savoit que J. . Jacques avoit été suivi long-tems à Paris , habillé en Arménien : il présuma que cela produiroit peut-être le même effet à Brest. Pendant la traversée , il fit faire des

habits à Diabreck , & au bout de trois mois , ils débarquerent. Après un séjour de quelques jours , ils partirent pour se rendre à Paris.

SAINT - Val avoit trouvé une chaise de poste de renvoi , il n'avoit point pris la sage précaution de la faire visiter , elle se brisa en chemin ; le temps étoit beau , ils finirent la route à franc - étrier. A la dernière poste le cheval de Saint-Val , harrassé apparemment de plusieurs courses , ne pouvoit ni suivre Diabreck , ni le postillon : il prit le parti de les laisser aller devant , & continua tranquillement sa poste. A la barrière , on demande à Diabreck qui il est , & où il va , Persan , & hôtel de Chartres , rue Richelieu , fut sa réponse.

Arrivé à l'hôtel , il demande un appartement , & s'y établit en riant de la lenteur de Saint-Val qui n'avoit pu le suivre : il étoit occupé des réflexions gaies de savoir Saint-Val monté sur une mauvaise aridelle , lorsque deux hommes parfaitement bien mis , entrent chez lui , & lui demandent s'il ne s'appelle point Diabreck , s'il n'est point Perfan , s'il ne vient point de Brest , & s'il n'est point accompagné par un Genevois nommé Saint-Val : il répond que oui , & demande ce qui peut lui procurer une visite à laquelle il ne s'attendoit pas , & à quoi il pouvoit être bon à ces Messieurs. Nous sommes des amis de Saint-Val , il a fait une chute , & nous venons vous prier de sa part de venir au-devant

de lui avec une voiture : il part ,
& vole au - devant de son ami. La
voiture s'arrêta devant les portes de
ce fameux château , palais de la
vengeance , qui renferme à la fois
le crime & l'innocence.

DIABRECK qui n'avoit de sa vie
entendu parler de la Bastille , s'é-
lance hors de la voiture croyant
trouver son ami : les Satellites qui
l'accompagnent ont peine à modérer
l'extrême vivacité que lui inspiroit
ses sentimens pour Saint - Val , ils
s'emparent chacun d'une de ses
mains , & le conduisent chez le
gouverneur qui l'attendoit avec l'ex-
térieur qui convient à un homme
à sa place : il lui montre l'ordre du
Roi , & tout en l'assurant de son
respect , de ses soins & de la

clémence du monarque , il le mène
à la chambre qu'il lui avoit destiné.

DIABRECK plongé dans cet espece
d'anéantissement que donne la sur-
prise , se précipita , sans savoir ce
qu'il faisoit , sur le premier siege
qu'il rencontra , & y demeura long-
tems sans rien voir de ce qui l'en-
vironnoit , sans idées , & presque
sans autre sentiment que celui de
la douleur : il appelle Saint - Val à
grands cris , un homme paroît ,
veut le consoler , il le repousse
avec fureur , le prend pour un de
ses bourreaux , & ne daigne pas
lui répondre.

CET acte de violence arrache
ses sens à l'espece de nullité où
ils étoient , & le rend capable de

réfléchir ; mais comment peut-il imaginer ce dont on l'accuse , lui dont l'ame est le siege de la candeur ? Il envisage enfin l'homme qui est à côté de lui , & croit entrevoir l'empreinte des souffrances sur son front.

CETTE découverte , en disposant son ame à l'attendrissement , excite sa confiance : il articule , en le fixant , les mots de compagnon d'infortune & de malheurs ; l'inconnu l'interrompt , en lui disant qu'il a perdu , depuis six ans qu'il est dans cette affreuse prison , la faculté d'exprimer avec énergie les maux qu'il a soufferts , les iniquités qui l'y ont conduit , & qu'il lui en fera le récit aussi-tôt qu'il sera en état de l'écouter. Diabreck le prie de

lui en faire part , car les malheureux aiment toujours à s'entretenir des choses analogues à leurs situations.

MON pere étant au bureau des affaires étrangères , me destina à remplir sa place ; (& c'est assez l'usage à Versailles) je fus formé de bonne heure par lui au secret qu'entraînent nécessairement les affaires dont on a connoissance ; à vingt-un ans , je fus chargé de rédiger une note ministérielle pour l'ambassadeur de France en Russie : on crut entrevoir du talent dans mon travail , & le duc de *** me mit au nombre de ses secretaires particuliers.

QUAND une fois on est à la Bas-

tille , que peut-on craindre ? Ainsi , mon cher Persan , fussiez-vous Chinois , Turc , Russe , Anglois , Allemand , espion de la police , familier de l'inquisition , mouton même , je suis à la Bastille , je ne crains plus rien , & je vous dirai franchement les raisons que je soupçonne qui m'ont donné un logement *gratis* , & dont je me passerois bien.

LE duc de *** , qui ne vous est peut-être pas connu , fut plus grand que tous les ministres qui le précédèrent , & ses vues vastes font encore trembler l'Europe : il remarqua en moi un zèle particulier , un dévouement à sa personne , & m'adopta seul pour son secrétaire intime.

FALLOIT-IL fomenter des divisions en Irlande , payer les membres de l'opposition en Angleterre , armer

le Turc contre le Russe, faire faire contre cette puissance un traité d'alliance du Dannemarck & de la Suède, faire entrevoir au Grand Frédéric des projets d'agrandissement, en divisant la Hollande pour être partagée ensuite comme la Pologne, balancer les intérêts de l'Empire, appuyer Wagueskinton & Francklin pour rendre l'Amérique libre, faire adopter ses vues au cabinet de Madrid; tout ceci étoit l'affaire d'une dépêche pour le Duc.

SON maître le chérissoit, parce qu'outre la qualité de grand ministre, c'étoit un des hommes de France le plus gai, le plus spirituel & le plus aimable: mais Louis XV couchoit avec une femme qu'il aimoit à la passion, & qui lui donnoit plus de plaisir dans une

nuit, que le Duc en un mois. Il
 fut la victime de l'intrigue, de la
 cabale, & fut disgracié. Les François
 le pleurerent, les Irlandois se tran-
 quilliserent, le Divan ne fut com-
 ment répondre au ministre de Russie,
 le Dannemarek s'artêta de concert
 avec la Suède, Frédéric voulut
 mourir avec ses lauriers, l'Impé-
 ratrice d'Hongrie contint l'ambition
 de Joseph, les Américains visèrent
 toujours à se rendre libres, tant l'im-
 pulsion avoit été forte : l'Espagne
 augmenta sa marine, & l'Angle-
 terre fit des feux de joie. Je fus
 compris dans le nombre de ceux
 dont il falloit se défaire, puisque
 j'avois eu part à sa confiance & à
 son intimité, & craignant les coups
 d'autorité, je me retirai en Hol-
 lande.

CELUI qui lui succéda ne fut nommé que par *intérim*, parce que Louis XV ne favoit à qui confier une place si importante, & qu'il sentoît avoir été si bien remplie.

M. de V*** avoit été végétar à Constantinople, puis donné des bals à Stokholm dans le tems que Gustave opéroit une grande révolution, dont l'ambassadeur ignoroit la moindre particularité, quoiqu'il tirât les cartes tous les matins pour s'en instruire; mais en récompense il ne s'occupa qu'à connoître à fond toutes les jolies filles de Stokholm, grace à un nommé de L***, espece de manan, frippon & entremetteur dont il paya les services, en faisant créer exprès pour lui un consular à Gottembourg, tandis qu'il étoit d'une extrême économie avec les

espions qui lui donnoient des nouvelles politiques du cabinet de Stockholm.

Du moment qu'il fut muni du porte-feuille, il fit réfléchir sur lui les rayons du soleil qui avoit éclairé le cabinet des affaires étrangères, suivit les plans qu'il y trouva, se les appropria, fit sa cour à la D***, voulut faire parler de lui en anéantissant une petite république : enfin il garda cette place importante, parce que sous le regne du feu roi tout alloit au plus mal.

J'ÉTOIS pendant ce tems toujours en Hollande : le Duc de *** mourut : je donnai des larmes à ses mânes, & dans un moment de douleur, je m'écriai que la France avoit perdu

perdu le plus grand homme qu'elle ait eu depuis long-tems. Je m'entendis sur ses qualités, ses talens, sur l'opération qui préparoit la liberté à l'Amérique, & l'influence de ma patrie en Europe; enfin, sur quelques affaires où j'avois co-opéré. Mes réflexions parvinrent à M. de V***: je fus arrêté, conduit ici, où, depuis six ans, j'attends tranquillement la mort ou l'exil de celui qui m'y a fait mettre; car pour avoir dit que M. de V*** étoit un ministre fait pour mettre en sous-ordre, on ne doit point être pendu. Revenons à Saint-Val.

IL arrive à minuit à l'hôtel de Chartres, demande Diabreck: on lui dit que deux messieurs de sa connoissance sont venu le trouver & l'ont

emmené dans un fiacre. Saint-Val qui connoît Paris, qui fait que son jeune ami n'a aucune liaison, reste stupéfait. — Quelques signes mystérieux de ses hôtes. — Quelques phrases interrompues qui ressemblent à des réticences (car cette espèce de gens connoissent les exempts) acheverent de lui inspirer de l'effroi. — Il passe la nuit la plus affreuse & vole chez le lieutenant de police le lendemain aussi matin que l'usage le lui permet; c'étoit M. de Sartine qui, joignant le génie le plus vaste, caractérise l'homme d'état à l'apparence de légèreté d'esprit qui doit décorer un homme aimable de toutes les nations. Il reçut Saint-Val avec les graces consolantes & pleines d'aménité qui lui étoient naturelles: il ne put lui avouer

qu'il favoit où étoit son ami ; mais il lui promit de le servir & tint parole.

Ce magistrat , plus habile physionomiste que Lavater , avoit deviné les mœurs de Saint-Val au premier coup-d'œil : il ne restoit aucune démarche à faire à celui-ci en attendant l'effet des promesses du ministre. Saint-Val étoit depuis trois jours concentré dans sa douleur , lorsqu'un inconnu entrant chez lui , lui prend la main en lui disant : suivez-moi chez un homme vertueux comme Socrate , & aussi habile ministre que Colbert : venez le remercier de vous avoir rendu Diabreck. Saint-Val suit l'inconnu dans le silence d'un heureux délire , & arrive dans cette situation chez M. de Turgot

.scsq D 119 est

où il trouve Diabreck ; je passe rapidement sur une scène que tout être sensible doit imaginer facilement. Diabreck , de retour à son hôtel , témoigna à son ami l'antipathie la plus caractérisée pour une ville où l'innocence étoit exposée à perdre la liberté par les faux rapports des vils espions de la police , que l'avidité d'un salaire ignominieux engageoit quelquefois à créer des victimes à leur cupidité ; lorsqu'ils n'en trouvoient point de réelles. En effet , notre Persan n'avoit été mis à la Bastille que sur les rapports d'un espion qu'il avoit rencontré à quelques lieues de Paris , & qui l'avoit accompagné jusqu'à cette capitale , en lui peignant des couleurs les plus noires le souverain , les ministres , leurs maîtresses & tous les gens en place.

DIABRECK écoutoit avec la curiosité naturelle un étranger qui ne connoissoit pas mieux les ministres de France que les espions , & fit des éclats de rire à quelques-uns des portraits que lui faisoit cet homme ; l'espion affamé prit de-là son texte , & le dénonça dès le soir même , lui attribuant les railleries piquantes que lui-même avoit fait.

SAINT-VAL se dispoisoit à quitter Paris , vaincu par son attachement pour Diabreck , dont la répugnance pour la France augmentoit journellement , lorsque l'inconnu qui lui avoit annoncé la délivrance de son ami vint , après huit jours d'absence , s'informer de la santé de ses chers Persans.

DUCLOS étoit un homme dont l'extérieur étoit un peu au-dessous de la haute bourgeoisie, silencieux & même taciturne, lorsqu'il n'étoit affecté d'aucun sentiment; mais sensible comme Dupati, sublime comme Gerbier, persuasif comme Loyseau lorsqu'il s'agissoit d'obliger. Il avoit beaucoup vu & tout observé : il étoit souvent dupe de sa sensibilité, mais jamais de son jugement & de son discernement; la bienfaisance étoit en lui une vraie passion : il voit les préparatifs d'un départ, & demande comment un étranger qui voyage pour son instruction, peut se déterminer à quitter, après un séjour de quinze jours, une ville qui est le théâtre de toutes les vertus & de tous les vices; mais où le nombre des premiers

l'emporte sur celui des seconds. Diabreck rougit d'indignation : Duclos s'en apperçut , saisit sa main avec l'action du sentiment , mêlée à la candeur de la vérité & à l'enthousiasme du patriotisme déchiré par l'injuste prévention d'un étranger. Jeune homme sans expérience , lui dit-il avec véhémence , écarterez toujours l'égoïsme lorsqu'il s'agit de juger une nation , venez contempler avec moi la vertu , l'innocence , l'indigence , secourues & protégées dans une ville que vous croyez un gouffre d'iniquité , parce qu'un scélérat , (& il y en a beaucoup partout où il respire un million d'âmes) parce qu'un scélérat , dis-je , vous a fait mettre à la Bastille : volez du triste réduit du pauvre jusqu'aux lambris dorés , & ne quittez jamais

une contrée sans y avoir rencontré un juste ; (car il en existe par-tout) mais ne vous en rapportez qu'à vous-même , suivez-moi seulement ; tout en parlant il l'entraînoit chez une femme jeune , belle , environnée de cinq enfans qui ne lui appartenoient point , & que depuis plusieurs années elle faisoit subsister sans autre ressource que celle d'un travail pénible qu'un seul des cinq pouvoit à peine partager ; c'étoit une fille de dix-sept ans qu'elle avoit soustrait aux poursuites déshonorantes d'un homme riche , en arrachant ses freres & elle à l'extrême misere qui dévorait ces cinq orphelins.

DIABRECK s'écrie en sortant , que l'action de cette femme bouleversoit toutes les idées que lui avoit donné
fa

sa détention. Doucement, mon jeune ami, ne précipitez pas votre jugement, un seul être vertueux ou coupable ne peut caractériser toute une nation; si vous voulez étudier le cœur humain, restez quelque tems parmi nous, vous y verrez des traits qui vous enorgueilliront d'être homme, d'autres qui vous en feront rougir; car, je le répète, un million d'habitans, dont la cinquieme partie est composée d'étrangers, ne peuvent être ni un million d'anges, ni un million de scélérats.

L'EXCELLENT Duclos, secondé du sage Saint-Val, parvint à retenir Diabreck en France; ces deux hommes qui se convenoient si parfaitement, unis par la même maniere de penser, s'attachèrent pour la vie.

E

Un jour Saint-Val , dans un de ces momens où la confiance semble être une des plus délicieuses jouissances de la vie , engage Diabreck à raconter à son nouvel ami , l'histoire du compagnon de son infortune que l'on a vu plus haut.

DUCLOS écoute , fait quelques questions nécessaires à la clarté du récit : son visage s'enflamme , ses yeux deviennent plus expressifs : il feint de se rappeler une affaire & ne reparoît de quinze jours. On assiege en vain sa porte , il est invincible.

Nos Persans reçoivent un matin un billet d'invitation pour se rendre à dîner chez lui. En entrant chez Duclos , le premier objet qui frappe

les regards de Diabreck , est Châteauneuf , son camarade de Bastille : embrassons l'un & l'autre notre commun libérateur : sans cet homme parfait nous eussions blanchi vous & moi dans cet affreux cachot. Vous , sur-tout , Asiatique , fils d'un Satrape , voyageant sans autre recommandation que celle de vos mœurs , qui ne pouvoient être connues qu'avec le tems , dans une capitale remplie de filoux & d'escrocs étrangers , décorés des titres prétendus de comte d'Empire , de starots Polonois , de baron Suédois , de conseiller d'état Danois , de princes Russes & Italiens cordonnés dans tous les sens.

LE jeune Châteauneuf avoit raison : les cris de l'innocence par-

viennent avec peine au pied du trône s'ils ne sont répétés par l'organe de quelques êtres bienfaisans qui savent intéresser le cœur des ministres & aiguillonner en eux l'amour de la gloire, qu'il y a à être tout - à - la - fois comme Maurepas, le protecteur des malheureux, le soutien de la noblesse, l'ami du souverain & le restaurateur des lys.

L'HONNÊTE Duclos étoit précisément un de ces hommes que les gens en place n'emploient que pour faire le bien. Après avoir été longtemps nécessaire à M. de Turgot par ses talens, il étoit devenu le dépositaire de sa confiance & le ministre de tous ses actes de bienfaillance : il s'étoit trouvé chez M. de Sartine à l'instant où Saint - Val lui

parloit : il engagea M. de Turgot , par le récit de ce qu'il avoit entendu , à s'intéresser auprès du lieutenant de police pour qu'il accélérât les interrogatoires d'usage à la Bastille. Celui-ci visita & interrogea le nouveau prisonnier sur-le-champ , & ne trouva en lui qu'un étranger qui ignoroit même le nom de celui dont on l'accusoit d'avoir dit du mal. D'après son témoignage , le vertueux de Turgot n'eût plus un moment de repos jusqu'à celui où il reçut du roi l'ordre de l'élargissement du jeune Persan. Tel fut le nœud de l'étonnante & prompte délivrance de Diabreck : mais il l'ignora , ainsi que Saint-Val , jusqu'au moment où ils revirent Châteauneuf.

ON conçoit que notre Persan

n'avoit plus la même aversion pour la France : aussi employa-t-il plusieurs années à parcourir les différentes provinces. Il rencontra par-tout ce qu'il avoit vu à Paris, & ce qu'il avoit ignoré en Perse, c'est-à-dire, des savans, des sots, des frippons & des honnêtes gens ; mais Diabreck y acquit la connoissance parfaite du cœur humain, le goût des arts & des talens en tout genre, joint à un discernement exquis pour en juger, & il apprit à savoir les honorer comme ils méritent de l'être.

Ils étoient à la veille de leur départ lorsque Châteauneuf vint leur dire : il est mort ; disons comme tous ceux qui ne le connurent jamais ou qui le craignoient, qu'il fut un

grand ministre ; mais entre nous , mes amis , dussent les cendres de M. de V*** , se ranimer pour me replonger dans les cachots de la Bastille : il ne fut que le simulacre du duc de ***. Saint-Val & Diabreck partirent le lendemain pour l'Espagne.

ILs avoient reçu à Paris des nouvelles du gouverneur de Cori , qui , en les tranquillisant sur son sort , les engageoit à continuer leurs voyages. Saint-Val avoit trouvé dans toute la France des gens qui l'aimoient , parce qu'il joignoit à un esprit éclairé , l'heureux talent de faire briller celui des autres : moyen sûr d'être écouté & goûté. Diabreck plaisoit par sa candeur , & intéressoit par le desir qu'il avoit de s'instruire. Ils se rendirent de Paris à Perpignan , & franchissant

les Pyrénées , ils arriverent bientôt à Madrid , en admirant l'exa^ctitude des détails du marquis de Langle dans les descriptions de son voyage sur l'Espagne. Ils ne furent point frappés des beautés de Madrid , parce qu'ils le furent du défaut de sa population & de l'activité qu'ils avoient admiré à Paris , Bordeaux , Nantes , Marseille , Lyon , &c.... Ils reconnurent avec chagrin que cette nation étoit superstitieuse , paresseuse , livrée à tous les excès qu'entraînent ces deux vices , & de plus , assujettie à un monstre qui , comme dit l'abbé Raynal , a sa tête dans les cieux & ses pieds dans l'enfer. On leur raconta l'aventure du chevalier de C***, lorsque le comte de *** étoit ambassadeur à cette cour : comme elle n'est

connue que de peu de personnes, nous croyons obliger nos lecteurs en la racontant telle que nous la tenons de Saint-Val, afin que ceux qui liront ses mémoires apprennent à respecter, pour leur tranquillité, les préjugés de toutes les nations où ils voyagent.

LE chevalier de C***, portant un grand nom, allié aux premières maisons de France, doué d'une figure céleste, âgé de vingt-un ans, d'un caractère léger, inconsideré même, crut qu'il trouveroit à Madrid des aventures d'un genre nouveau : il part, muni de lettres de recommandation pour l'ambassadeur de France, ne s'arrête que pour changer de chevaux, arrive à Madrid, trouve la femme de l'hôtel

58 M É M O I R E S

où il descend assez jolie , lui dit deux mots en passant , prend un laquais de louage , se fait conduire dans tous les endroits où il pouvoit autant voir qu'être vu , fait des mauvaises connoissances qui le trompent , l'abusent , mangent son argent , & ne se souvient qu'il a des lettres de recommandation très - instantes pour l'ambassadeur , que lorsqu'il n'a plus un sol.

L'AMBASSADEUR à qui il étoit annoncé par le ministre , & qui faisoit le jour de son arrivée à Madrid , le gronda sur son retard , l'éclaira sur ses liaisons , lui donna un appartement à son hôtel & des conseils sur la maniere de se conduire ; ce fut la chose qu'il goûta le moins : car , à vingt-un ans , croit-on avoir

quelque chose à apprendre lorsqu'on est étourdi ?

DANS une orgie faite avec des prêtresses de Vénus , où Bacchus tient ordinairement le premier rang , le chevalier de C*** osa avancer que l'Amadona étoit moins belle qu'une de celles à qui il adressoit ses vœux , & voulut la convaincre de tout l'effet que produisoient ses charmes. On lui marche sur le pied , il prend cela pour une insulte de la part de celui qui lui vouloit donner un avis salutaire , lui cherche une querelle d'allemand & sort avec lui.

DEUX François ont bientôt vuide une affaire : le chevalier de C*** reçut une légère blessure : le cliquetis de leurs épées , qui se faisoit

entendre , attire de leur côté la sainte Hermandatée : nos François fuient & se retirent chacun chez eux , avec promesse de se revoir. Le comte de *** fut averti par un des inquisiteurs de la conduite du chevalier de C*** , de ses propos , de son peu de respect pour la patronne de toutes les Espagnes , de la querelle qu'il avoit eu , & assura l'ambassadeur que s'il récidivoit , il ne seroit pas au pouvoir de l'inquisition de ne pas faire son devoir , & que la démarche qu'il faisoit de lui donner cet avis , n'étoit dictée que par le respect qu'il devoit à l'allié de son Souverain , quoique les intérêts du Ciel marchassent avant le respect qui lui étoit dû.

L'AMBASSADEUR qui connoissoit

Madrid , craignant que la fougue de la jeunesse n'entraînât le chevalier de C*** dans des écarts dangereux , l'engagea à être plus circonspect à l'avenir , en lui faisant le tableau de l'hydre qu'il ne connoissoit pas : il goûta fort ses avis pour cette fois , mais il les oublia à l'instant.

CE qu'avoit prévu le comte de *** arriva. Une imprudence , qui ne différoit guere de la première , le fit arrêter à une heure du matin par les familiers de ce tribunal sanguinaire. Rélégué dans un de ces cachots que la mort semble environner de toutes parts , & qui ne sont décorés que de têtes de morts & de sentences relatives à la vengeance d'un Dieu représenté par un grand crucifix , où il voulut mourir

62 MÉMOIRES

en pardonnant à ses ennemis , le chevalier de C*** ne s'occupoit ni de repentir , ni du danger qui le menaçoit ; mais il rugissoit de fureur de la perte de sa liberté & de l'hypocrisie de ceux qui égorgeoient au nom d'un Dieu de paix.

QUE l'on se représente un François bouillant , impétueux... C'est dans cet état que le trouverent deux inquisiteurs qui venoient lui demander pourquoi il avoit été jugé digne d'être repris par le St. Tribunal : pour toute réponse , il s'empare d'un grand crucifix de fer , haut de six pieds , qu'il arrache du mur , (car la colere lui donnoit des forces) & à grands coups de la représentation de notre Sauveur , qui avoit porté sa croix pour le salut du genre

humain , il charge les épaules des deux inquisiteurs de la même croix , & les éconduit de cette façon.

ON rendoit compte à l'ambassadeur de l'heure à laquelle rentroit le chevalier de C*** : il fut qu'il n'avoit point couché à l'hôtel , qu'il n'avoit point paru au Prado , (c'étoit sa promenade favorite) il se doute du fait , & sans s'amuser à faire des démarches que son caractère ne permettoit pas , il s'adressa directement au Roi , & réclama son François de manière à ce qu'il lui fût rendu sur - le - champ. Charles hésita , parce qu'il avoit promis de soutenir la foi & l'autorité du Grand-Tribunal ; mais le comte de *** lui déclara , que si le chevalier de C*** n'étoit dans deux heures à

son hôtel, il avoit ordre du Roi son maître de se retirer, regardant l'affront fait à quelqu'un qui appartient à l'ambassade, comme une hostilité contre son Souverain. Charles fit délivrer l'ordre, & sur-le-champ l'ambassadeur fit partir le chevalier de C*** avec le courier qui portoit ses dépêches en en rendant compte à sa cour.

TELLE fut la fin d'un événement qui seroit devenu tragique si le comte de *** avoit agi aussi mollement, par la crainte de se compromettre, que firent à-peu-près dans des cas semblables tel, tel, tel, que je ne citerai pas pour l'honneur de ma nation.

AINSI, mes chers lecteurs, si
jamais

jamais la manie des voyages vous conduit en Espagne , révérez l'Amadona , dites votre chapelet devant tout le monde , confessez - vous , méfiez - vous des familiers & des filles de joie , respectez les fantales , appuyez - vous d'un ministre aussi digne de l'être que le comte de *** , soyez intolérant & dites que l'inquisition fait la force de l'Espagne.

COMME nos deux Persans ne voyageoient que pour approfondir le cœur humain , ils ne jugèrent pas à propos d'aller en Portugal , où l'esprit , les mœurs & les préjugés nationaux sont les mêmes qu'en Espagne : ils s'embarquerent à Cadix pour Venise : ils y firent entr'eux quelques réflexions sur la sagesse & l'adresse de l'invention de

la Gueule-du-Lyon, & de-là ils se rendirent à Naples & dans toute l'Italie où ils séjournèrent assez pour admirer l'immortel génie des arts qui décorent cette partie de l'Europe, assez malheureuse malgré la beauté de son climat & la bonté de son sol, pour n'avoir plus à s'enorgueillir de son existence que par les précieux restes des monumens des anciens que lui ont laissé les artistes célèbres de l'antiquité.

SAINT-VAL & Diabreck ne trouverent aucun ancien Romain dans la ville de Rome; mais ils y rencontrèrent un de ces hommes que l'on voudroit n'avoir jamais connu lorsqu'on est forcé de les quitter; nouveau protégé : on le recherche lorsqu'il s'agit de raisonner; on l'a-

dore lorsqu'on ne pense qu'à causer ; on lit voluptueusement ses ouvrages lorsqu'on veut reposer agréablement son esprit. En un mot, le cardinal de B*** fit présent d'une nouvelle édition de ses ouvrages aux deux Persans , & l'on assure que Diabreck, en lisant ses *Quatre parties du Jour* , devint infiniment plus délicat dans ses amours qu'il ne l'avoit été jusqu'alors.

ILs virent à Naples un roi qui mangeoit du macaroni dans les rues , des lasaroni frippons , & entendirent une musique délicieuse : à Florence , des loix somptuaires , & beaucoup plus d'indulgences que de sequins : à Milan , un premier ministre qui accueilloit bien mieux les comédiens que les gens de qualité ,

& une noblesse montée sur des échasses : à Turin , un cabinet politique , ennemi de toute innovation , dut elle-même changer sa poussière en lingot , & pénétré d'un si profond respect pour ses anciennes coutumes , qu'on examinoit tous les matins ce que l'on avoit fait la veille , afin de faire précisément la même chose.

Nos deux voyageurs , extrêmement content de ce qu'ils avoient vu en Italie , en ce qui regarde la partie des beaux-arts , quitterent ce climat délicieux & se rendirent en Allemagne : ils traverserent les Alpes , mangerent d'excellentes truites sur le Mont-Cenis chez un curé qui y tient une auberge , admirerent des grands chemins , faits comme on

n'en fait plus aujourd'hui , construits aux sommets des plus hautes montagnes , au milieu des rochers , à travers les torrents ; furent frappés de la bonne-foi & de la franchise des Savoyards , & arriverent à Cassel au moment de la parade , où un bas-officier distribuoit cent coups de bâtons bien comptés sur les épaules d'un soldat qui se tenoit droit comme un terme. Ce genre de supplice les surprit , ils ne purent s'empêcher de faire paroître jusqu'à quel point l'homme distributeur se dégradoit plus que celui qui les recevoit : un signe les arrêta ; ils comprirent qu'ils devoient se taire & s'éloignerent au moment même. Celui qui leur avoit fait ce signe vint à la poste où ils logeoient , & les mit en deux mots au fait de la discipline allemande.

Vous avez pris, Messieurs, pour un bas-officier monseigneur le Landgrave : ses vues vastes se portent sur l'avenir : ses troupes ne sont soldées par les puissances étrangères que lorsqu'elles ont acquis cette immobilité qui les fait rechercher de celles qui sont en guerre, & comme monseigneur le Landgrave est un grand calculateur, il est persuadé que s'il ne distribuoit pas lui-même les peines qu'il inflige de sang-froid, ses ordres seroient mal exécutés. C'est ce qui fait, Messieurs, que notre très-gracieux Souverain, voulant suivre les traces de Monseigneur son pere d'heureuse mémoire, voulant augmenter ses revenus par le trafic de ses sujets, les assujettit lui-même à cette subordination qui lui a fait trouver dans les coffres de son pré-

décesseur cent vingt millions. Il ménage ces cent vingt millions de façon qu'en grand économiste , ne voulant point avoir des bouches inutiles dans ses états , il a dépeuplé la ville de Cassel de la moitié de ses habitans , il ne lui reste plus que ses troupes , sur lesquelles il fait les spéculations les plus lucratives ; c'est ce même principe qui l'a déterminé à envoyer 5,000 hommes pour s'emparer d'un pays sur lequel il n'a pas plus de droit que moi.

TALENS, arts , industrie , tout est expulsé de la capitale. L'académie des antiquités , fondée par feu le Landgrave , & formée par le marquis de L*** , qui en étoit le secretaire perpétuel , a perdu tout le lustre qu'elle s'étoit acquise , tant

il est vrai qu'un seul homme peut donner de la célébrité aux choses qui en ont le moins.

LE marquis de L*** étoit en société d'un agrément auquel il favoit toujours donner la nuance qui convenoit à ceux avec qui il se trouvoit; aimable dans ses ouvrages, qui respirent tout-à-la-fois la connoissance du cœur humain & la philosophie d'un homme du monde qui a toujours vécu en bonne compagnie. On seroit fortement tenté de l'aimer s'il n'avoit été un peu jaloux de la faveur du feu Landgrave, au point de nuire quelquefois à ceux qui cherchoient à s'attacher à ce prince, que le marquis de L*** sentoit incapable d'avoir pour lui le goût de préférence qu'il méritoit.

ILs

ILS ne resterent que quelques jours à Cassel , & se rendirent à Hannovre avec des lettres pour une Baronne , qui passoit à vingt lieues à la ronde pour une sapho , & d'autres pour un homme de qualité auquel il importoit fort peu que la portion imbécille du public le crût haut & froid , lorsque les gens auxquels il avoit particulièrement à faire le reconnoissoient obligeant , juste , droit & éclairé : le comte de H*** accueillit Saint-Val & Diabreck de maniere à leur laisser un souvenir éternel des qualités solides qui le caractérisoient. Il n'en fut pas de même de la baronne de V***, qui commença par s'informer du nombre de quartiers qu'avoient les deux étrangers , puis les fit bâiller par ses phrases compassées & étudiées dans

les journaux & les brochures à la mode , par des inflexions de voix sentimentales : enfin , par des airs de prétention au bel esprit. On prétend que l'ennui que leur donna cette précieuse , accéléra leur départ pour Brunswick.

IL étoit naturel que nos deux Persans fussent curieux de voir les vainqueurs de Mindem & de Creveld , sur-tout après avoir entendu les meilleurs généraux François les comparer aux Condé , Turenne & Maurice.

Ils eurent le malheur de ne voir ni l'un ni l'autre : le duc régnant étoit aux revues , & le grand Ferdinand étoit malade.

CEPENDANT ils firent quelques visites : ils virent quelquefois le baron de H*** Rev*** que l'on ne voit jamais autant qu'on le voudroit , dont toutes les actions & la physionomie annoncent la franchise d'un véritable Allemand, qui, en conservant toutes les vertus nationales de son pays , y a ajouté les graces séduisantes de l'esprit qui subjuguent tous les cœurs. Ministre aussi lumineux que bienfaisant , il semble avoir pris pour principe qu'un homme d'état ne doit jamais se coucher sans avoir fait un heureux.

PENDANT leur séjour ils admirèrent l'ordre qui régnoit dans les finances , dont le ministre leur parut digne d'un pays plus vaste.

ILs virent plus souvent le major M***, qui, tout en détestant les François, avoit trop d'esprit, l'avoit trop juste pour ne point rendre justice à cette nation, & par ce principe s'étoit occupé à traduire l'immortel ouvrage de l'abbé Raynal, qu'il sentoit fait pour ajouter aux lumieres de ses compatriotes.

SAINT-VAL & Diabreck, pénétrés de l'accueil distingué qu'ils avoient reçu à Brunswick du baron de H*** Rev***, quitterent à regret cet homme estimable, & se rendirent à Berlin.

APRÈS avoir été excessivement tourmenté par toutes les questions qu'on leur fit à l'entrée de cette capitale, ils virent les personnes pour qui ils avoient des lettres : elles

étoient du baron de H*** Rev***.
On s'attend que la réception qu'on
leur fit étoit l'effet de sa délicatesse.

ILS trouverent à Berlin un régime
militaire , un nouveau souverain ,
paroissant occupé de ses plaisirs, tandis
qu'il ne l'est que de remplacer Frédéric
dans ses plans & ses opérations :
une circulation d'espèce qui n'existoit
pas sous le regne précédent , des
entraves de moins au commerce &
un avenir heureux. Ils apprirent que
le duc régnant de Brunswick avoit
été créé feld-maréchal , & que l'ar-
mée se préparoit à cueillir autant
de lauriers sous ses ordres que sous
ceux du feu roi.

LA Russie leur parut digne de
leurs observations. Une souveraine

qui regne despotiquement sur quatorze millions de sujets , sur une grande étendue de pays , qui a eu des guerres à soutenir qui ont tourné à sa gloire , fut le motif de leur curiosité ; mais ils voulurent voir le point central du commerce du nord , & prirent la route d'Hambourg pour aller en Russie.

CETTE ville à laquelle on pardonne volontiers ses vilains bâtimens , leur parut peuplée de négocians qui n'avoient rien de mercantille dans leurs procédés , qui sembloient faire leur commerce pour l'utilité du globe encore plus que pour leur intérêt particulier ; ils trouverent que l'intérieur de leurs maisons présentait au milieu du luxe que permet l'opulence , le caractère de candeur

& d'honnêteté des anciens patriarches.

ILS y rencontrèrent un homme, qui les assura qu'il étoit l'être le plus malheureux, qu'il avoit tout fait & employé tous les moyens pour s'enrichir. J'avois, leur dit-il, abandonné de bon cœur tous mes droits sur ma femme à un homme en place, dans l'espoir que le titre de *chargé d'affaire* d'une grande cour me mettroit à l'abri des sentences réitérées lancées contre moi, de toute part; mais voilà cet imbécille de D*** renvoyé : il ne tiroit son lustre que de son beau-frère, & sans l'abbé K***, que l'on dit (car je ne m'y connois pas) avoir autant de talent que d'esprit, ce pauvre de V*** n'auroit jamais été

80 M É M O I R E S

capable de faire sa correspondance : quant à ma situation , elle est des plus alarmante ; je me vois flétri dans l'opinion publique , diffamé par mon procès & mes actions , bafoué de tout le monde , & au moment d'être ignominieusement renvoyé par ma cour : Ne suis-je pas bien malheureux ?

APRÈS un court séjour ils quittèrent Hambourg , & arriverent à Saint-Petersbourg au moment où l'on dispoſoit les préparatifs du départ de l'impératrice pour Cherſon : elle alloit ſe mettre une nouvelle couronne ſur la tête ſans rien ajouter à ſes lauriers. Ils lui furent préſentés comme des étrangers qui venoient l'admirer : elle jeta un coup-d'œil expreſſif ſur Diabreck , & lui pa-

roissant plaissant d'avoir un Persan à sa suite , elle lui proposa de l'accompagner. Potemkin fit un mouvement de courtisan qui fut remarqué de Diabreck , & il refusa l'honneur qui lui étoit proposé.

APRÈS le départ de l'impératrice , approfondissant le génie & les mœurs de la nation , ils trouverent qu'elle étoit composée d'esclaves sans principes , abandonnés à toutes sortes d'excès , se livrant à la plus crapuleuse débauche ; des peres couchant avec leurs filles , des freres avec leurs sœurs , un luxe qui corrompoit tout , des assassinats journaliers , des vols , un lieutenant de police vendu à l'iniquité ; enfin une nation qui mettoit la superstition à toutes ces horreurs ; ils virent donner le kenout ,

& ce supplice leur parut si barbare ,
 (lecteurs , si vous ignorez ce que
 c'est que le kenout , lisez les Mé-
 moires de l'abbé de Chappé sur la
 Russie) qu'ils quitterent cette nation ,
 si imposante au dehors , & qui l'est
 si peu au-dedans quand on la connoît.

Ils projetèrent de voir un des
 successeurs de celui qui avoit mis
 cette puissance à deux doigts de sa
 perte ; mais ils firent un petit voyage
 à Cronstat , où quelques jours suf-
 firent pour leur donner une idée du
 peu d'importance de la marine Russe.

GUSTAVE III, connu par une
 révolution à laquelle il s'efforce de
 donner , aux yeux du vulgaire , un
 air de fantaisie monarchique &
 d'heureux hasard , avoit alors pour

favoris deux Suédois , dont l'un ressembloit à Sulli par l'attachement qu'il avoit pour son maître & par la franchise avec laquelle il lui parloit, c'étoit M... : l'autre , plus timide , étoit modeste comme Catinat, Loyal, & brave comme Bayard : le baron de T*** , en un mot , étoit plus propre à être l'ami d'un souverain qu'un courtisan.

GUSTAVE écoutoit ses deux hommes tête-à-tête , & caressoit en public un histrion, auteur de quelques pieces qui avoient assez bien réussi , qui jouoit bien la comédie , mais qui s'étoit fait expulser de France pour quelques vices honteux. — Il alloit régulièrement au spectacle , donnoit des bals masqués où il parloit à tout le monde , se faisoit lire toutes

les nuits les nouveautés qui paroissent à Paris , tandis qu'une de ses oreilles écoutoit ce qui se passoit à Stokholm. Pendant ce tems-là , le peuple crioit aux oreilles des vieux sénateurs , que Gustave étoit un prince superficiel , incapable de soutenir ce qu'il avoit commencé ; & les vieux sénateurs , qui croyoient que la voix du public est celle de Dieu , se tranquillisoient. L'événement seul pourra nous prouver s'ils avoient tort ou raison.

APRÈS avoir vu Gustave , que restoit-il à faire à nos Persans en Suède ? Ils avoient visité les mines de Coperberg ou Fahlun , & n'étant point dans la saison où ils pouvoient observer le solstice du soleil , ils partirent de Stokholm & arriverent

à Helfimbourg , où ils furent obligés de séjourner quelque tems dans une mauvaise auberge , le vent étant tout-à-fait contraire pour passer le Sunde , petit détroit dangereux qui conduit de Suède en Dannemarck.

EN se promenant sur le rivage , ils apperçurent deux hommes occupés à raccommoder un ballon : Saint-Val se persuada que ce ne pouvoit être que Blanchard , Charles ou Robert : Diabreck , à qui rien n'étoit nouveau , se hâta d'aller les complimenter sur leur heureuse arrivée en Suède. Mais quel fut son étonnement , quand il entendit un des deux personnages qualifier l'autre de monseigneur ! Les titres ne lui en imposoient pas : il se douta alors que monseigneur n'étoit point le génie inventeur qu'il

avoit soupçonné , & s'en alloit lorsque Saint-Val arriva. Avec ce ton d'aifance que donne le monde , il proposa aux deux voyageurs aériens de se mettre à l'abri du vent du nord qui les congeloit , & de venir se reposer dans la mauvaïse auberge où ils étoient logés : le prince accepta. Ils souperent tous quatre ensemble : Saint-Val dit qu'il alloit à Copenhague ; Frisolet & le prince se regarderent en riant aux éclats , & s'écrierent : que diable allez-vous faire dans cette galere ? Après quelques questions de la part des Persans , qui marquoient leur étonnement , le prince leur demanda s'ils avoient le tems de l'entendre , en les prévenant qu'il seroit un peu long , mais des plus véridique.

GODICHON , roi de Palinbam , est bon , humain , sage & prudent ; il a été successivement agréable , présomptueux , extravagant , un peu libertin , quelquefois sot , souvent malheureux , & encore plus souvent dupe , ensuite ambitieux , sans ame , sans entrailles , sans bonne foi. Lorsqu'il s'agissoit de ses intérêts , il avoit un fils nommé Rien , qui avoit la taille & la figure de Joconde , mais qui étoit élevé comme l'héritier présomptif du royaume de D.... Le bon roi Godichon rencontra un jour à la chasse un homme appelé Frisolet , qui vivoit quatre jours d'un lievre qu'il tuoit sur les terres de ses voisins. — Il l'aborde & lui trouve plus de jugement & de morale que n'en ont ordinairement les tueurs de lievres ; mais Godichon avoit vu

tant de choses , avoit été dupé par tant de philosophes , par tant de savans , par tant de beaux esprits , qu'il voulut examiner celui-ci à loisir.

LE roi aimoit les confitures : la calomnie a même publié que celle de coings lui étoit devenue nécessaire à cause de l'intempérance de certaines beautés de la cour : quoi-qu'il en soit , il nomma Frisolet surintendant de ses confitures. Cette charge qui , par la médiocrité de ses honoraires & son peu de dignité , le mettoit à l'abri de la haine & de la jalousie des courtisans , l'approchoit continuellement du souverain , auquel il étoit obligé d'administrer cinq cents quatre-vingt fois dans une journée , tantôt une truffe ,
tantôt

tantôt une pistache à l'essence de
mouche cantaride.

LE roi, tout en avalant ces res-
taurans, examinoit le caractère &
les principes de son favori, qu'il se
gardoit bien de rassasier d'honneurs,
de titres, & de chamarrer de rubans :
comme il connoissoit les hommes,
il n'employa que dix ans à examiner
celui-ci, avant de lui confier le
précieux dépôt dont il vouloit le
charger : au bout de ce tems, il
eut avec lui la conversation suivante :

CHER Frisolet, j'ai eu dans ma
jeunesse tous les torts qu'il est pos-
sible d'avoir : je n'ai point violé,
parce que les trois quarts des femmes
se jettent à la tête des souverains :
je n'ai point été escroc, parce qu'il

me suffisoit de mettre un impôt sur le plus ou moins de falbalas des dames pour avoir de l'argent : je n'ai pas volé sur les grands chemins ni fait de fausse monnoie , parce qu'il dépendoit de moi de changer , par un édit , un florin en ducat ; mais , hors ces trois points , j'ai tout fait , parce que j'ai été , ainsi que mon fils , élevé comme vous m'entendez bien...

Je desire que ce fils chéri ne me ressemble en rien : qu'il soit vertueux , bienfaisant , ami de l'humanité , chaste autant qu'il le faut pour être encore aimable auprès des femmes à cinquante ans , dupe le moins qu'il fera possible , non-seulement des flatteurs , mais des circonstances ; enfin , je voudrois qu'il fût tout-à-

la-fois honnête homme & heureux ;
 mais j'ai lu dans certains ouvrages
 européens , que nous naissons tous
 avec une certaine gourme que nous
 imprimons apparemment le péché ori-
 ginel. Il faut que mon fils se dé-
 barraffe de cette gourme loin de
 mes sujets , qui , lorsqu'ils seront les
 siens , ne peuvent être que des
 rebelles ou des esclaves s'il est vicieux :
 je veux qu'il voyage , non comme
 un automate ou un grand seigneur ,
 mais en homme ; qu'il éprouve tous
 les défagrémens , qu'il connoisse
 toutes les ressources & toutes les
 consolations de la condition humaine,
 & qu'il apprenne à juger les hommes.

Je remets entre vos mains le
 prince Rien , afin que vous en fassiez
 quelque chose : partez au plutôt ,

sans qu'on s'en apperçoive , par le ballon aérostatique dont vous m'avez si souvent entretenu. Sur ce , le prince alla se coucher , parce qu'il avoit mangé un peu plus de coings qu'à l'ordinaire , & que son estomac étant en bon état , il ne vouloit pas laisser morfondre la princesse Godichon qui l'attendoit au lit.

PARTEZ au plutôt est bien aisé à dire , s'écria Frisolet en se retirant , voilà bien les princes. — Aussi-tôt qu'ils ont enfanté un projet ils le regardent comme exécuté , sans s'inquiéter des moyens. — C'est à leurs pauvres sujets à sacrifier leurs jours , leurs nuits & leur vie même pour les faire réussir : tels sont les preneurs de villes & autres grands souverains.

COMMENT, de par tous les diables, veut-il que j'enlève son fils dans un ballon, au milieu de tous les sots dont il est entouré, sans que l'on s'en apperçoive ? — Encore si le prince alloit seul à sa chaise percée, je pourrois. Il interrompit ses lamentations pour réfléchir mûrement à ce qu'il avoit à faire. — On se doute bien que Frisolet n'étoit pas un homme ordinaire, ni un génie rétréci : ainsi, on ne sera pas surpris de le voir trouver, en moins de sept minutes, l'expédient le plus adroit & le mieux combiné : ce fut de construire, avec du fil agramé, un cabinet portatif qui renfermât une chaise percée d'un travail exquis, & qui méritât l'attention du jeune prince. Ce travail fut prompt & facile ; car Frisolet étoit aussi

adroit des mains que de l'esprit : il le plaça dans un bois où le prince se promenoit tous les jours , & dont les arbres étoient assez touffus pour dérober la vue du globe aérostatique , qui étoit attaché au cabinet , & devoit l'enlever du moment que le prince y seroit entré.

FRISOLET étoit avec soin l'instant favorable. Le prince , en se promenant , remarqua le petit pavillon : surpris , enchanté du travail extérieur , il pousse précipitamment la porte pour en admirer l'intérieur : Frisolet s'y élance , lâche la corde qui retenoit le ballon & s'envole avec le prince , laissant sa suite très-étonnée.

ON connoissoit parfaitement l'effet de la machine aérostatique , puisque Frisolet avoit souvent donné ce spec-

racle à la cour ; mais les courtisans ont quelquefois un air de stupidité qu'ils pompent malgré eux dans les cours où ce vent regne par fois. On crut un instant que c'étoit une plaisanterie , & le premier gouverneur , en rendant compte de cet événement au roi , ne manqua pas de donner cette tournure dans la crainte qu'on ne l'accusât de manquer de vigilance.

GODICHON fit semblant de croire tout ce qu'on voulut , dissimula sa joie & ne la manifesta que dans un tête-à-tête qu'il eut le jour suivant avec la reine pour la consoler du chagrin où elle étoit du départ de son fils. On prétend que la princesse, surprise & émerveillée, s'écria jusqu'à quatre fois , grace soit rendue à,

Frisolet , au globe & à tout ce qui en a la figure.

A son réveil, le roi trouva le gouverneur de son fils à genoux au chevet de son lit : il lui demandoit en grace de faire pendre Frisolet en effigie , & de lui permettre de courir par monts & par vaux pour chercher son élève, qu'il avoit attendu en vain toute la nuit. — Godichon lui répondit d'un air tranquille , qu'il approuvoit fort qu'il battît la campagne à ce sujet , puisqu'il l'avoit si souvent battue pour rien , mais qu'il n'aimoit pas à faire pendre les hommes en effigie : il ajouta que , s'il plaisoit à la Providence & à la reine de Palinbam, il espéroit, dans quelques années , pouvoir confier à ses soins un autre prince qui lui feroit autant d'honneur

d'honneur que le fugitif , qui profiteroit aussi-bien de ses leçons , & qui joueroit aux quilles , au loup , au noble jeu de l'oie avec autant d'intelligence que lui-même.

LE petit nombre des courtisans , mécontents du roi , conclurent malignement , de son sang-froid , qu'il n'étoit pas fâché de n'avoir plus sous les yeux un jeune prince qui le gagnoit toujours au jeu du trou-madame : ils publièrent sous le manteau cette conjecture comme un fait , en sorte que le public , qui fait bien qu'il ne manquera jamais de maître , & qui au fond se soucie très-peu des enfans des souverains , ne s'occupa plus de la perte du prince , dès qu'il fut persuadé que ce n'étoit pas un moyen pour faire la cour.

LAISSONS tous ces gens dans cette heureuse sécurité, & voyons ce que devinrent nos deux aéronautes.

LE prince se sentant enlever dans les airs, commence par s'évanouir : Frisolet l'avoit assis sur le seul siege qui se trouvoit dans le cabinet pour prévenir l'accident qui suit ordinairement une grande frayeur : il le tenoit entre ses bras en riant aux larmes, car il avoit trop d'esprit pour se dissimuler le ridicule du genre de voiture qu'il avoit été forcé de choisir. Rien ne lui paroissoit si comique que l'héritier présomptif du royaume de Palinbama, voyageant dans un équipage qui sembloit annoncer plutôt un malade de la disenterie qu'un curieux. Le cas n'étoit pas aussi étrange qu'il le paroissoit.

Combien d'illustres voyageurs pourroient, s'ils étoient sinceres, convenir qu'ils n'ont rien fait de plus intéressant, en parcourant toute la terre, que ce que notre jeune prince avoit l'air de faire. Cependant Frisolet, tout en riant à gorge déployée, ne laissoit pas de prodiguer ses soins au prince pour le tirer de la syncôpe où il étoit : il y réussit à l'aide de quelques sels qu'il avoit pris la précaution d'avoir sur lui. Le premier usage que l'altesse Rien fit de sa raison, fut de demander où étoit son levrier & son singe, après lesquels il nomma son gouverneur & tous ses officiers. Frisolet, sans se déconcerter lui répond, qu'il verra tous ces personnages importants, mais que pour le moment il ne doit s'occuper que du plaisir qu'il alloit avoir de

voyager par l'ordre de son pere , qu'il verroit des contrées beaucoup plus spacieuses & beaucoup plus intéressantes que le royaume qu'il devoit gouverner un jour , lequel n'étoit qu'un grain de sable par rapport à la surface du globe.

LE prince ne fit pas attention à la justesse de la comparaison : il n'étoit point géographe , mais il aimoit les voyages à la fureur , & n'étoit jamais si satisfait que lorsqu'il alloit d'une des maisons de campagne de son pere à une autre. Sans avoir écouté ce que disoit Frisolet , il demanda une seconde fois sa suite. La voici , monseigneur , elle est réunie dans mon seul individu , & voilà votre seule monture : (il désignoit par un geste le seul meuble

qui ornoit le cabinet) le prince fit un éclat de rire , assura qu'il n'avoit point pris de purgatif , & qu'il ne pensoit pas qu'à dix-huit ans il eût besoin de conserve de coing , ni du surintendant des confitures de son pere. A la bonne heure , mon prince , Dieu vous conserve dans toute cette valeur : mais comme vous me paroissez instruit à fond dans la physique & l'histoire naturelle , je crois pouvoir vous dire sans indiscretion , qu'il est possible que , malgré vos dix-huit ans , mon ministère vous soit utile en certaines circonstances. Le vent étoit très-favorable , & Frisolet , tout en causant , dirigeoit son ballon où il projetoit de commencer ses voyages.

LE fils d'un roi de Palinbam avoit

été dès sa naissance entouré de favans, délicats & polis : il n'en fut pas moins grossier , incivil , d'une ignorance crasseuse & stupide ; sa cour étant composée de gens qui le louoient éternellement , il ne faisoit rien qui ne fût mal , vicieux , ou tout au moins ridicule : en un mot , on lui avoit persuadé qu'un souverain , tel qu'il fût , étoit toujours un être par excellence. Frisolet résolut , pour remplir dignement son emploi , de suivre avec le prince un plan tout opposé. Avant d'avoir été tueur de lievre , il avoit été riche , curieux & voyageur éclairé : il avoit employé vingt ans à parcourir l'Europe & connoissoit toutes les nations qui composent cette partie du monde : il préféra le pays des anciens cimbres pour le début du prince , parce qu'il savoit

y trouver tout ce que son altesse n'avoit jamais vu ni entendu : en conséquence de ses vues , Frisolet fit abattre son ballon à Copenhague , où tout alloit alors à rebours du bon sens , où les sciences demandoient l'aumone , tandis que les arts mourroient de faim , & que l'esprit étoit sans culotte. Cet instituteur d'un genre nouveau avoit un génie vaste qui pensoit à tout : il s'étoit aperçu que le prince , pendant tout le cours de sa navigation aérienne , n'avoit fait d'autre usage de la chaise percée que celui de s'y reposer , parce que , apparemment , la peur qu'il avoit eu s'étoit réunie & concentrée au seul point du nadir de son individu ; craignant avec raison que son altesse n'en fût incommodée , sa première visite fut chez le sieur Haguen ,

célèbre apothicaire , qu'il somma de donner cinq minutes d'audience particulière au sérénissime nadir.

LE bon homme , ayant mis la plus belle perruque , s'acquitta de son ministère avec toute l'adresse possible , tandis que sa fille , âgée de dix-sept ans , regardoit au travers de la serrure & trouvoit l'altesse extrêmement intéressante , parce qu'elle portoit un habit bleu de roi tout pareil à celui des officiers de marine de S. M. Danoise , que la jeune personne aimoit à cause des rares talens qu'ils avoient pour conduire un bâtiment du port de Copenhague à l'isle d'Hamack , distante d'un quart de lieue.

L'AUDIENCE particulière étant finie , Frisolet fut curieux d'entre-

tenir le sieur Haguen sur les mœurs & les usages de la nation , persuadé qu'un homme qui donnoit des lavemens aussi adroitement , devoit être un des savans les plus lumineux de l'isle de Zélande : il ne se trompoit point , l'apothicaire raisonnoit très-bien sur les intérêts politiques du Dannemarck : il prétendoit que le pays étoit surchargé d'une si prodigieuse quantité de matieres pécantes , qu'il étoit impossible qu'il n'en fût pas suffoqué , s'il ne survenoit un ministre qui , en forme d'une forte dose d'émétique , administrât les remèdes les plus prompts à ce royaume.

ILs prirent congé de l'apothicaire pour se rendre à l'auberge , où le prince s'impatienta d'être mal logé , servi lentement , & plus encore , de

ne rien comprendre. — Je vous en félicite, monseigneur : plus heureux que moi, vous êtes dispensé d'entendre bien des sottises. Savez-vous ce que disent ces gens-là ? Ils prétendent que nous sommes deux coquins échappés de Suède. — Le prince frappa du pied, & jura de les faire pendre : j'en parlerai demain au roi. — A la bonne heure, mon prince ; mais en attendant, allons-nous coucher ?

Le lendemain il fut question d'aller à la cour : Frisolet tire plusieurs parchemins de son porte-feuille & sort. — Où allez-vous ? — Annoncer votre visite & faire voir les titres qui constatent votre existence d'héritier présomptif de la couronne de Palinbam. — Il n'est pas nécessaire :

on verra bien qui je suis, lorsque je paroîtrai. — Sans ce préliminaire on vous tournera le dos lorsque vous paroîtrez. — Cela est incroyable. — C'est l'usage. — Il est impertinent. — J'attends vos ordres monseigneur ; mais si vous m'en croyez, nous n'irons point nous ennuyer à la cour, nous pouvons nous amuser davantage en gardant le plus parfait incognito ; par exemple, monseigneur, si vous cessiez d'être prince, que vous feigniez d'être mon fils, que je fus un gentilhomme sans fortune, débarrassé de toutes les étiquettes des cours, nous aurions cent fois plus de plaisir. Frisolet avoit son but.

CETTE proposition plut au prince, parce que la nouveauté plaît toujours

à la jeunesse , & qu'il lui sembla piquant de jouer une comédie. Ils ne songerent plus alors qu'à effectuer leurs projets , ceux du prince étoient uniquement de s'amuser , ceux de Frisolet de l'instruire.

DANS cette vue le fils du roi de Palinbam demanda si , sans avoir ses titres dans sa poche , on pouvoit faire des visites & des connoissances agréables. — Essayez , lui répond Frisolet : son début ne fut pas heureux. A la premiere visite , le Suisse qui le vit entrer à pied lui dit , que son excellence n'y étoit pas : à la seconde , M. le comte étoit à la campagne , & il l'apperçut à la fenêtre : sa troisieme fut chez un conseiller d'état , & les laquais lui tournerent le dos sans lui ré-

pondre, tant il est vrai que le faste en impose.

IL retourne chez lui avec humeur, se plaint de la difficulté qu'il y a à trouver les gens, de l'insolence des valets; Frisolet rit dans sa barbe, & lui propose une promenade. Ils vont dans un grand jardin public, s'asseient sans rien dire près de deux hommes qui causoient, & n'interrompirent point leur conversation, la voici: — On croit qu'ils sont Asiatiques, mais on ne fait au juste d'où ils viennent: le maître à danser de la cour a assuré ce matin qu'il les avoit vu vendre des flûtes traversieres à Bordeaux; quelques autres personnes prétendent les avoir vu montrer la lanterne magique à Hambourg: ajoutez, messieurs, dit

Frisolet, (qui parloit parfaitement bien Danois) qu'à Rome ils ont fait danser des petits chiens en polonoise avec des culs-de-paris. — Je le crois, monsieur ; mais quel que soit leurs métiers, on dit que ce sont de grands vauriens. — Frisolet n'étant plus maître de son sérieux, quitta la place pour rire tout à son aise : il traduisit au prince la conversation qu'il avoit entendu, & s'écria : ah ! monseigneur, feue ma grand'mere avoit bien raison : avec un on dit & une conjecture, on feroit pendre vingt hommes, & il y a malheureusement par tout à la piste, des étrangers, des gens qui cherchent à les deviner : s'ils ne peuvent y réussir, ils conjecturent & calomnient. L'altesse ne pouvoit comprendre comment on pouvoit

imaginer sur lui des choses aussi ridicules ; mais il fut encore plus surpris lorsque , quatre jours après , il fut que c'étoit l'opinion publique : il se fâcha , voulut distribuer quelques coups de canne , puis se nommer. — Calmez vous , monseigneur , il est tems que vous appreniez que le plus grand potentat de l'univers n'est rien hors de son pays , s'il n'est environné du faste éclatant qui seul éblouit la multitude , les mœurs , l'honnêteté , le génie même , ne s'attire aucune considération s'il n'est accompagné de beaucoup d'or , & surtout de courtisans & de laquais en grande livrée. Le grand sphi de Perse passeroit , en pays étrangers , pour un aventurier si sa suite n'étoit composée que d'un honnête homme : ainsi , ne vous fâchez pas trop contre

112 MÉMOIRES

les Danois, il est plus agréable d'en rire ; je conviens cependant que cette nation est naturellement portée à croire plutôt le mal que le bien, qu'elle semble s'alimenter du cruel plaisir de la calomnie. Vous verrez fréquemment ici des freres déchirer leurs sœurs, des peres ruiner la réputation de leurs fils, &c. &c. &c. ; mais à cela près, elle manque de nerf & de génie pour produire des grands scélérats, comme de véritables hommes de bien. Il en a cependant paru un de ce dernier genre sous le regne de la reine Julie. Cet homme rare étoit G***.

LE génie, les talens l'avoient élevés à la place de premier ministre, sans vouloir être du conseil ; il en dirigeoit les opérations politiques.

tiques. Occupé du bien des sujets de son maître , & le faisant , presque tous ces instans étoient marqués au coin de la bienfaisance : il consolait quand il étoit contraint de refuser : il n'a point voulu s'enrichir , & s'est retiré avec sa famille , qui est nombreuse , dans un petit gouvernement dont il fait les délices.

LE prince commençoit à se douter que le grand maître des confitures de son pere pouvoit bien raisonner mieux que lui. Comment diable ce rueur de lievre peut-il avoir plus d'esprit que moi ? Allons à la comédie.

LE hazard le plaça près d'un chambellan , directeur des spec-

FI4 MÉMOIRES

taclés , qui , étant persuadé que les acteurs peignoient aussi froidement les passions dans la tragédie qu'ils exprimoient tristement le fel de la comédie , aimoit beaucoup mieux causer avec ses voisins que de se fâcher contre les comédiens.

LE prince s'hazarda de faire quelques questions sur différens personnages qui étoient au spectacle : le chambellan - directeur le satisfait au-delà de ses espérances.

CELUI qui est en face de vous est le baron de la H*** , ministre d'une grande cour. Né avec de l'esprit & d'une ancienne maison , l'abbé de la Ville , qui eut un instant le ministere des affaires étrangères en France , l'envoya , dès l'âge de

dix-huit ans, en qualité de gentilhomme d'ambassade, à la cour de Madrid pour y faire ses premières armes : il se fit connoître, & fut employé à Rome, Parme, Naples, & toujours avec succès. L'étude particulière qu'il fit des hommes, celle de son métier, auquel il sacrifia tout son tems, détermina le ministre de l'envoyer à Hambourg. Il y remplit parfaitement bien les vues de sa cour par un traité de commerce qu'il conclut, & le fit adopter au duc de Mecklenbourg. C'est un homme fin, adroit, & grandement instruit, qui se fait écouter quand il parle; enfin, de ces hommes avec lesquels on doit toujours être sur le qui vive quand il s'agit de l'intérêt des princes. — La femme qui est à côté du ministre de France est madame de

M***, issue d'une des plus anciennes maisons du Dannemarck ; elle a reçue dans sa jeunesse une éducation si excellente & si philosophique , qu'elle n'a pas dédaignée d'employer les talens de son cocher pour donner deux sujets à l'état ; parvenue à un âge plus mûr , elle a eu la modestie d'accepter pour époux le bâtard d'une marchande de mode de Lyon , & d'un homme qui ne devoit qu'à l'agilité de ses jambes , le bonheur d'avoir en le cordon - bleu à Copenhague , au lieu d'avoir été pendu à Paris. Cette femme devenue décrépite a changé de goût aujourd'hui ; elle n'aime plus les cochers , mais le jeu à un tel point , qu'elle tient un tripot où sont admis indistinctement les gens de tout état qui peuvent payer les cartes assez chères

pour augmenter son revenu.

QUEL est cet homme , je vous prie , monsieur , en face de notre loge , qui est grand , pâle , maigre & traversé d'un cordon - bleu ? — Chut , monsieur , c'est le premier ministre.

LE comte de B..... , neveu de l'ancien ministre des affaires étrangères , avoit par sa naissance & les talens de son oncle , le droit de courir la même carrière : aussi a-t-il été deux fois pourvu de cette place importante , & deux fois ses ennemis l'en ont fait descendre : il paroît pour la troisième fois , & il est à croire qu'il tiendra ferme ; car la confiance de son altesse royale est en lui sans bornes.

C'EST un homme fier, orgueilleux, parlant bien & beaucoup, mais n'écoutant jamaïs, conséquemment injuste; quoiqu'étranger il accable de son intimité tous ceux qui le sont, moyen infallible de faire sa cour au pays; mais cela n'est-il pas aussi bas qu'adroit?

LE prince qui s'amusoit singulièrement à tout ce qu'il entendoit, dût-il passer pour indiscret, fit de nouvelles questions auxquelles le chambellan-directeur ne demandoit pas mieux que de répondre.

CELUI qui entre dans la loge à côté du comte est l'ex-abbé ministre d'Esp***, il débute dans la carrière, il est aussi jaloux d'être biscayen, que satisfait d'avoir troqué

son petit collet contre le titre de
de ministre : il ne dîne , ne soupe ,
ne fait rien qu'au nom du roi son
maître ; cette phrase compose toute
sa gloire , en attendant que sa ca-
pacité lui en procure un autre : on
prétend même qu'allant souvent vi-
siter le temple de Vénus , il n'en
somme les prêtresses de se rendre qu'au
nom du roi son maître.

Excusez , monsieur , un étranger
qui ne se lasse jamais de vous enten-
dre , voudriez - vous bien me dire ,
qui est cet homme de bout à côté
d'une figurante , à laquelle il parle
à l'oreille.

Cet homme est mon frere , je
devrois vous le taire , ; mais j'aime
mieux que vous me sachiez gré de

ma franchise, que si quelqu'un vous racontoit son histoire : c'est un très-mauvais sujet, il a fait une fausse signature, la loi le condamnoit à avoir le poing coupé, & comme cela m'auroit fait perdre la direction des spectacles, j'ai employé tout le crédit de mon beau-pere, qui est le premier médecin de la cour, & qui, en faveur de ses services secrets, a obtenu sa grace de S. M.

LE prince, au retour du spectacle, se rendit chez lui & rit huit jours de toutes les anecdotes du chambellan-directeur; non-seulement il s'éclaircit à chaque instant, mais il avoit même acquis le degré d'esprit qui, en faisant rire aux dépens des fots, empêche les sages de s'offenser de leurs sottises.

IL étoit parfaitement convaincu que les hommes ne sont rien lorsqu'ils ont toujours été riches & insensés, que l'on peut être dépourvu de fortune, de crédit même, de considération, & être le plus galant homme; qu'il faut, pour étudier sûrement le cœur humain, se dépouiller des titres & de tous les ornemens qui, en inspirant le respect, forcent les hommes à se montrer meilleurs qu'ils ne sont.

IL embrassoit Frisolet avec reconnaissance; & bénissoit jusqu'au Danemarck, d'avoir été, sans le vouloir, la cause du changement qui s'étoit opéré en lui; le prince s'écrioit avec ravissement, les fots & les méchans sont donc bon à quelque chose.

IL se propoſoit de gouverner ſes ſujets non à ſa fantaiſie , mais ſuivant la regle de la ſaine raiſon & de l'humanité , de chercher à découvrir le mérite juſques dans la pouſſiere , de ne jamais employer aucun homme en qualité de miniſtre , & ſur-tout d'ambaffadeur , qui n'eût voyagé avec ſi peu d'importance qu'il l'avoit fait , afin qu'ils fuſſent qu'un homme diſgracié de la fortune , n'étoit pas toujours un homme à dédaigner , & auquel il falloir préférer un eſpion , un comédien & un parasite qui payoit ſon diné par de fades adulations. Tels étoient ſes ſentimens lorsqu'il quitta le Dannemarck , & qu'il vous rencontra , meſſieurs ; car je ne rougis pas de vous dire que l'hiſtoire du prince de Palinbam eſt la mienne , & voilà le ſage ſurin-

tendant des confitures du prince Godichon mon illustre pere. Si vous avez des fils , faites - les voyager avec un gouverneur aussi adroit , si vous pouvez le trouver , & n'oubliez pas de les faire débiter par le Danemarck ; car c'est une excellente école pour les jeunes gens présomptueux qui ne font rien & se croient tout. Persuadé que vous n'êtes ni l'un ni l'autre dans ce cas , je vous conseille de renoncer à un pays qui n'offre rien de curieux aux étrangers. Frisolet qui avoit gardé jusques - là le plus profond silence , prit la parole.

PERMETTEZ-MOI , monseigneur , de n'être pas absolument de votre avis : vous êtes de si bonne foi sur vos anciens ridicules & si éloigné

d'y retomber, que je ne crains pas de dire devant vous qu'il étoit nécessaire, pour vous tirer de l'espece de nullité où vous étiez, pour vous corriger de la profonde estime que vous aviez pour vous même, que vous fussiez incognito à Copenhague, que vous y fussiez berné, basoué, villipendé, déchiré & mis en capitolade, sans quoi vous seriez mort, ainsi que beaucoup d'autres, dans la ferme persuasion que vous étiez un phénix, & cette croyance nuit à tout; mais ces messieurs, comme vous l'avez très-bien remarqué, n'ayant pas besoin d'une leçon aussi vigoureuse que vous l'avez reçue, peuvent aller en Dannemarck comme ils ont été quelquefois à Paris chez Nicolet pour y rire. Il y a à-peu-près dix ans que j'y voyageois

comme curieux, & j'y ai vu réellement des choses extraordinaires.

J'AI vu au bal de la cour le chambellan B***, décoré du cordon-rouge de Pologne, dont le pere, aussi chambellan, avoit exercé auparavant l'honorable profession de cordonnier.

J'AI vu au même bal, danser avec le souverain, la baronne de B***, dont le mari, bâtard de madame Démé***, a été successivement valet de cour, de valet de cour, garçon de cave, de garçon de cave, marchand de vin, puis baron, & j'ai mangé au banquet royal avec ce couple.

J'AI vu dans le quadrille du roi

un officier de marine qui avoit été
coëffeur de femmes.

J'AI vu un ex-laquais lieutenant
de police & conseiller de conférence
encore à diner au banquet royal.

J'AI vu un certain C***, très-
arrogant, très-suffisant, conseiller
d'état, quoiqu'il ne fût que le fils
d'un paysan de Norwege.

J'AI vu un clerc de procureur,
nommé V***, monter de matin
derrière une voiture, arborer le soir
l'épée & figurer à merveille au
même bal.

J'AI vu, j'ai vu, j'ai vu : cela
est à l'infini. Enfin, messieurs, j'ai
vu ce qu'on ne voit qu'à Copenhague :

mais , au milieu de ce cloaque , vous trouverez , monsieur , un de vos compatriotes , (Frisolet s'adressoit à Saint - Val ,) c'est Pierre P... ; il est à coup sûr , de tous les négocians du Nord , celui qui réunit le plus de probité dans son état , le plus lumineux dans les affaires , & le plus droit dans sa conduite & sa correspondance. Il joint à ces qualirés heureuses , celle d'avoir le cœur le mieux placé , & l'ame la plus belle : en un mot , c'est un homme que le Dannemarck doit conserver pour l'honneur de la bourse & des lumieres qu'il a apporté dans le commerce ; mais c'est un diamant jeté dans un désert.

SAINT-VAL & Diabreck qui avoient causé séparément avec Fri-

folet, en qui ils avoient reconnu un jugement éclairé, renoncèrent à visiter l'ancienne capitale des Cimbres.

Nos voyageurs se quitterent, pénétré d'une estime réciproque. Fri-folet & le prince de Palinbam commencerent un nouveau voyage que nous donnerons dans la suite. Saint-Val & Diabreck retournerent à Paris; leur premier soin fut de voir l'honnête & bon Duckos, qui leur remit des lettres du gouverneur de Cori, qui leur annonçoient son arrivée prochaine.

DIABRECK étoit au comble de ses vœux, & Saint-Val, fatisfait d'avoir pleinement justifié la confiance de son ancien ami. Au moment

que Diabreck s'y attendoit le moins , il se trouva dans les bras de son pere : le premier mot que le gouverneur de Cori prononça , fut de demander à Saint - Val si son fils étoit digne d'être son ami ? Quelles sensations délicieuses ne durent point éprouver trois personnes qui étoient faites pour s'aimer , & qui avoient été séparés depuis nombre d'années ! L'amitié & la confiance firent les frais de cette soirée. Diabreck demanda à son pere comment il avoit pu se décider à faire le trajet dans une saison si orageuse. — Le plaisir de mourir dans vos bras & dans ceux de mon ami , m'auroit fait hazarder de bien plus grands dangers. Alors il leur fit part de tous les événemens qui lui étoient arrivés depuis leur séparation.

Mes lettres ne vous ont fait connoître qu'imparfaitement ce que j'ai éprouvé : je me suis même efforcé, en les écrivant, à vous dérober les tourmens qui m'accabloient. Pour vous mettre au fait, je vais remonter au moment de votre départ.

Vous vous souvenez que je reçus ordre du sophi de me rendre à Ispaham : je partis lorsque je présufois que vous étiez à Bassora : mes chameaux m'y conduisirent en trois jours, & je me présentai au sophi avec cette assurance qu'inspire l'innocence & des services connus. Vous n'ignorez pas que le sophi est terrible dans sa vengeance : il croyoit voir en moi un sujet rebelle : mon procès fut bientôt fait. Eusebe, qu'à la recommandation de Mirchec

j'avois fait entrer dans mon conseil, fut mon accusateur : je fus traité en criminel de leze-majesté, & condamné, ainsi que vous, à perdre la vie dans les tourmens, de fideles amis me firent échapper. Je me rendis en Turquie sous la protection du grand-seigneur, où je suis resté jusqu'à ce moment. J'appris bientôt qu'Eusebe, nommé à ma place, n'eut pas plutôt pris possession du gouvernement de Cori, qu'il manifesta son ambition & sa crainte en désignant, comme suspect au grand sophi, tous ceux qui m'avoient été attachés : ceux qui avoient composé mon conseil furent arrêtés en même tems que moi.

MIRCHEC, mon neveu, fut le seul qui fut excepté de cette prof-

cription : Eusebe le ménagea par politique : il savoit l'empire que sa douceur & son affabilité lui donnoient sur les habitans de Corinthe. Ces qualités, dans un jeune homme fait pour commander, gagnent encore mieux les cœurs que la bienfaisance & les vertus ; d'ailleurs Mirchéc n'ignoroit aucune des opérations utiles que je projetois. Eusebe espéra se garantir aux yeux du sôphi, & employa tout pour faire oublier au jeune Mirchéc la perfidie dont il avoit usé envers moi ; mais mon neveu repoussa ses caresses avec horreur, & ne resta dans les affaires qu'aussi long-tems qu'il le falloir pour éclairer le sôphi sur des vues ambitieuses d'Eusebe.

ARACAN fut trouvé mort de poison.

dans la prison ; Erisle trouva le moyen de s'échapper : j'ai reçu une de ses lettres qui m'apprend qu'il est maintenant en Dalmatie , où il s'occupe à faire un traité sur les vices de l'humanité : il m'assure qu'il n'y entrera presque point de fiel , parce qu'il lui est impossible de haïr ces mêmes hommes qu'il a chéri pendant cinquante ans ; mais qu'il ne peut se refuser la satisfaction de leur prouver qu'il les connoît , & que s'il ne les haït pas , c'est qu'il n'existe rien en lui-même qui puisse produire ce sentiment pénible & déchirant.

NICAR est maintenant en Hibernie , où il apprend aux Espagnols que leurs quadruples ne sont rien en comparaison de ce que leurs terres

peuvent produire à l'aide de leurs bras , lorsqu'ils voudront s'en servir.

EUSEBE , dévoré d'une ambition effrénée , fit révolter la province de Cori en sa faveur : il vouloit y régner en souverain. Le sophi fit marcher des troupes ; elles furent battues , parce qu'elles manquoient d'un chef expérimenté. Après cette défaite le sophi m'écrivit : il m'engagea à revenir jouir de sa faveur , m'avoua même qu'il avoit été abusé , me promit de me rendre les dignités dont il m'avoit si injustement privé , & de me combler de nouveaux bienfaits.

J'ai tout refusé , parce qu'à mon âge , il n'existe plus d'autres jouissances que celles que procurent l'amitié , la bienfaisance & l'esprit.

On peut trouver ce dernier avantage chez quelques souverains ; mais comment s'attacher réellement à un homme presque toujours ingrat ? Comment penser tout haut avec un être qui a toujours le droit de vous imposer silence ? Ainsi , mes enfans , voilà mon plan , qu'aucun de vous deux n'abandonne ma vieillesse à une affreuse solitude : ma patrie est en vous , je consacre le reste de mes jours à vous aimer & à m'amuser en parcourant toute l'Europe : nous voyagerons neuf mois de l'année & nous reviendrons passer tous les hivers à Paris : vos femmes seront mes filles , comme vous êtes l'un & l'autre mes fils.

AINSI , mon cher Diabreck , n'oubliez jamais que le bonheur ne

peut se concilier avec l'ambition & les postes éminens : que ni la sagesse, ni la vertu, ni la prévoyance ne mettent à l'abri de l'envie : qu'il est possible à l'homme le plus éclairé de se tromper & de placer à tous momens auprès du trône un scélérat : qu'un ministre honnête homme ne peut jamais se pardonner une telle erreur : que votre pere sera éternellement déchiré du remord d'avoir employé dans son conseil un Eusebe, aussi dangereux à sa patrie qu'à son souverain. Servez votre pays quand l'occasion s'en présentera de vos lumieres, de votre plume, de votre épée, mais uniquement par amour pour votre patrie & sans prétendre à vous faire remarquer des uns, admirer des autres. & envier du plus grand nombre.

nombre. La Perse & tous les pays de l'univers manqueront plutôt de sages, de philosophes, de vrais amis de l'humanité, que de ministres & de courtisans. Tirez de vos voyages passés, & de ceux que vous ferez à l'avenir, tout le fruit que l'on peut en tirer pour être heureux, sage & utile au genre humain. Il ne s'agit point de voir de beaux tableaux, de superbes monumens, mais de connoître les hommes, de les apprécier & de les secourir.

On conçoit que l'ancien satrape, qui savoit si bien jouir des douceurs de la vie privée, n'avoit point les préjugés qui, dans presque tous les pays sont, que les grands s'éloignent du mérite sans naissance : il n'avoit même pas besoin de venir à Paris

pour apprendre qu'il étoit possible
de composer la société du fils d'un
tapissier comme Molière ; de celui
d'un cordonnier comme Jean-Bap-
tiste Rousseau , &c. &c. &c.

Aussi trouva-t-il l'honnête & très-
roturier Duclos digne de la véné-
ration de tous ceux qui pensent , &
il lui dit : j'ai imaginé un moyen
de quadrupler votre bonheur & vos
jouissances. La France , que vous
n'avez jamais quittée , ne contient
que vingt-quatre millions d'habitans ,
& beaucoup n'ont pas besoin d'un
cœur tel que le vôtre ; mais l'Ea-
rope renferme cent cinquante-trois
millions d'individus , & vous pouvez
trouver , en partageant mes voyages ,
des occasions sans nombre d'exercer
votre goût pour faire le bien : il y

a tant de moyens différens d'obliger.

L'ANCIEN gouverneur de Cori exécute ses projets : Duclos , Saint-Val & le jeune Diabreck laissent , par-tout où ils passent , des marques de bienfaifance & de regrets.

FIN.

• DE DIVERSE 159

...tant de projets différents l'obligeant.

de l'Assemblée de la ville
par-tout où il y a des
Vain et le jeune Daback
entendu les projets : L'avis
l'Assemblée de la ville

